

Les patineurs

Par **Antoine Bustros**

Je nage. Autour de moi, les vaguelettes taillées comme dans l'ardoise remuent au vent. Le visage immergé, j'expire à fond, faisant bourdonner l'eau pendant que se vident mes poumons. Par moments, j'entends mon gargouillis se répandre dans un écho sous-marin comme un meuglement lointain. Je flotte alors un instant pour distinguer cette fréquence insolite.

On m'a parlé des djinns qui nous côtoient lorsqu'on se croit seul. Ils se métamorphosent en êtres ou en objets inanimés et nous épient secrètement pour nous châtier selon nos démérites. Mon cœur bat plus vite à cette pensée, mais je reprends la cadence malgré mon essoufflement. Je me dirige vers l'autre rive qui est encore loin. Au fond du lac, j'imagine une présence qui me rappelle les dessins de Gary Larson ; ses créatures loufoques nagent parallèlement, nous font face du dessous en nous effleurant de leurs longs doigts effilés sans qu'on s'en doute. J'entends décidément des voix dans le roucoulement de l'eau et ces clameurs semblent m'interpeller. Quelque chose me chatouille sous l'aisselle. J'arrête de nager. Le chatouillement se déplace sous mes pieds tandis que mon souffle devient court et que mon cœur tambourine tout à trac. Je lève la tête au ciel pour découvrir un faucon qui plane. Il trace des huit au-dessus de moi. Plus haut encore, un avion, tout petit, traîne un filet mince comme de la salive. L'eau est noire sur la surface et verte en dessous. Un rayon de soleil se faufile entre deux nuages et pénètre le gouffre lacustre de biais. Je plonge tête première pour suivre la trajectoire de ses rais diffus lorsque, du fond boueux, surgit une figure qui découpe la lumière en se déplaçant comme une méduse ; je guette avec inquiétude les froissements de la surface avant de poursuivre.

J'ai pourtant fait cet itinéraire à quelques reprises, mais cette fois-ci cela semble différent. Un reflet sur l'eau m'éblouit comme une étincelle et, quand je replonge la tête, je distingue une apparition oblongue ; elle me contemple en esquissant un sourire entre les lignes d'ombre qui s'embrouillent. Je suis très myope, mais je devine des formes qui s'agitent telles des flammes de bougies dans le vent. Mon cerveau s'ajuste à la vision subaquatique et bientôt, au lieu d'ondoiements troubles, je vois naître tout un peuple d'ombre qui s'anime et qui semble me mettre en garde de ne pas s'en approcher davantage. Je cesse de gesticuler et sors la tête de l'eau pour entrevoir la lune, précédée de son halo, se lever derrière la crête dentelée des cèdres. Le gargouillement suspect, devenu un grognement, s'amplifie ; une créature étale au fond du lac terrorise les environs. Des insectes patinent sur la surface de l'eau, traçant des figures géométriques éphémères. Ils s'attourent dès que je m'immobilise.

Le soir tombe avec lenteur et mon corps refroidi se maintient en flottaison par de petits mouvements instinctifs. Une nuée de moustiques tournoie au-dessus de ma tête. Je ne dégage, sans doute, plus assez de chaleur pour les attirer. Autour de moi les clapotis se sont calmés et la rive s'est beaucoup éloignée. Plus petite et moins orange, la lune est maintenant orpheline dans un ciel incolore, suspendue au-dessus du vert sale des courbes montagneuses. Je vais me noyer. Bien que je flotte sans effort, je ne sens plus mes orteils, ni mes pieds d'ailleurs. Les moustiques m'ont finalement trouvé. Ils m'ont piqué partout sur le visage : derrière les oreilles, au front, plusieurs fois sur le nez, sur le bord des yeux. Mon grelottement ne les a pas fait fuir, mais ça ne fait rien. Je n'ai rien senti. Mes dents claquent comme des castagnettes.

Je me souviens, un jour, avoir rencontré quelqu'un dans un café. Je ne sais plus qui. Un homme, je crois. Ou bien c'était une femme? Je ne me rappelle pas. Je sais seulement que cette personne s'est levée pour aller à la toilette... ou peut-être n'est-elle jamais venue à notre rendez-vous. Je ne sais plus. Mais pourquoi est-ce que je pense à cet être sans visage? Ah oui! Le café. Alors la serveuse est arrivée avec un café que je n'avais pas commandé, mais puisqu'elle l'avait apporté, elle a dit en souriant qu'elle ne le reprendrait pas, qu'elle me l'offrait, que si je ne le buvais pas c'était tant pis pour moi. Elle s'est éloignée en continuant à me parler et, tout en débarrassant une table voisine, a ajouté qu'il était frais fait et que ça me réchaufferait, un bon café chaud, surtout avec le temps qu'il fait dehors. La tasse fumait devant moi et en la soulevant, j'ai senti après coup qu'elle me brûlait le bout des doigts. C'était mon premier hiver ici, et mes doigts sans gants étaient toujours engourdis, les poings fermés dans les manches. J'ai pris la tasse au fond de ma main et j'étais heureux de ce pincement au creux de la paume. J'étais heureux de tout. Tout me paraissait digne d'exister : cette serveuse que je ne connaissais pas, si gentille, le clignotement des néons rouges, l'odeur de friture, les nachos de la table d'à côté, le cendrier débordant du comptoir, les journaux empilés en désordre, la tache de graisse au mur, la radio qui frémissait sur l'étagère, tout méritait d'être là et avait sa place. J'aimais ma vie, chaque moment, et je ne voulais rien de plus. C'était ma vie, mon heure. J'étais apparu après des millions d'années d'existence d'un monde qui m'a conçu et posé là. Et tous mes gestes, toutes mes interactions sont indissociables de notre univers dont je suis l'extension *légitime*, sans gloire mais irréfutable.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. Rentré dans mon meublé, j'avais le cœur gonflé. J'ai sorti une feuille pour écrire à mes parents encore vivants à l'époque. Je voulais leur dire que ma joie se confondait à mes pleurs et que mon un et demi était un palais, que je n'étais jamais seul, qu'ils m'accompagnaient en tout, que la neige contre ma vitre était une bénédiction, que ce pays était un paradis, que ce n'était pas une erreur d'être parti, que bientôt ma situation s'améliorerait et je les ferais venir. Je voulais écrire tout cela et bien plus. Je me suis levé pour ouvrir la fenêtre de ma pièce surchauffée, puis j'ai fait du thé sur le réchaud et j'ai brûlé de l'encens. Je suis resté des heures à regarder le papier bleu sans tracer un

mot. Des flocons de neige glissaient par la fenêtre et venaient fondre sur ma feuille vierge, tandis qu'un sentiment de bonheur m'empêchait de sentir la fatigue.

Mon nez est humide et glacé, mais à fleur d'eau je respire l'air poivré du soir. Des relents de pourriture me parviennent de la forêt de cèdres que je ne peux plus qu'imaginer. Une lueur faible laisse deviner les patineurs qui avancent par à-coups imprévisibles, traçant des sillons élégants sitôt aplanis. Où vont-ils, ces insectes, lorsqu'ils ont fini leur routine? Où se cachent ces petits êtres en attendant leur prochaine sortie? Je les contemple longuement avant de somnoler. Lorsque je m'éveille, ils sont partis. Le lac est maintenant figé tel un miroir où le reflet cristallin d'une lune distante veille comme unique témoin.

Notice biographique

Antoine Bustros est un pianiste, compositeur et écrivain basé à Montréal. Né au Caire, il a vécu à Dublin, Berlin, Los Angeles, Toronto et Londres. Il fonde l'ensemble Ulysse qu'il dirige et pour lequel il compose un répertoire de nouvelle musique de chambre pendant près de deux décennies. Plus récemment, il compose pour le collectif Confluence un répertoire qui mêle des traditions mixtes et des instruments d'origines culturelles variées. Bustros a également publié plusieurs nouvelles, contes et récits, notamment dans les revues *Montreal Serail*, *XYZ* et *Possibles*.